

marco cicchini

Arlette Farge (2003), *Le bracelet de parchemin. L'écrit sur soi au XVIII^e siècle*, Paris : Bayard. 113 p.

Chez l'éditeur Bayard, un petit livre d'histoire complète la toute récente collection «Le rayon des curiosités». C'est le pari que relève Arlette Farge d'associer un objet historique à une curiosité, car dans ce registre la marge de manœuvre pour dépasser la simple anecdote est en effet étroite. Sans aucun doute d'ailleurs, le titre du livre figurerait en bonne place dans un jeu de société en forme de quiz des plus ardues : savez-vous ce qu'est un bracelet de parchemin ? Au titre énigmatique fait écho un sous-titre d'une tout autre consistance, puisqu'il annonce, comme on le verra, le véritable enjeu du livre : «L'écrit sur soi au XVIII^e siècle». D'emblée, il faut relever la pertinence de cette notion d'«écrit sur soi», quoiqu'on puisse la considérer comme flottante : parle-t-on ici de l'écrit porté, avec soi, ou de l'écrit personnifiant, à propos de soi ? Cette ambiguïté sémantique stimule toute la réflexion sur le monde quotidien du siècle des Lumières. En une introduction, deux chapitres et une brève conclusion, la matière de ce petit livre ne manque pas d'interpeller tous ceux que l'histoire des pratiques sociales fascine.

L'introduction évoque sans mystères la démarche adoptée et l'objet d'étude. En glanant dans les fonds judiciaires des pourtours de Paris, l'auteure a débusqué des registres de levées de cadavres. Là, les procès verbaux de la maréchaussée ou des greffiers de justice détaillent les objets, et surtout les papiers de toute sorte, dont sont munis des individus retrouvés morts sur grands et petits chemins. De ces corps inertes, rendus silencieux le plus souvent par une rupture sociale ou par une vie précaire, des morceaux d'écrits hétérogènes témoignent, racontent quelque chose de cette vie d'indigence déjà passée, comme des «signes infra-ordinaires de la présence de soi» (14). Pour le chercheur, loin d'une tentation morbide prévient Farge, il y a là une possibilité d'aborder cette culture populaire, ce monde des pauvres du XVIII^e siècle qui échappe souvent à la préhension historique. Ces papiers donnent prise à l'étude de la précarité et du dénuement à travers des signes d'une écriture non littéraire, parfois obscure pour ceux-là mêmes qui la portent, mais malgré tout possédée, nichée au plus proche de corps qui ont perdu la vie. Les plus intrigants de ces bouts d'écrits

sont ces bracelets de parchemin retrouvés au poignet d'individus subitement morts : rouleaux de papiers minuscules enroulés autour du poignet, ils indiquent que celui qui le portait était pensionnaire d'une institution hospitalière. Le projet que Farge met en place part du constat que les historiens ont délaissé ce type de sources, sans doute, dit-elle, par aveuglement. La communauté historienne aurait négligé la manière dont le monde des pauvres se donne à voir et à lire par l'écrit porté avec soi au cours d'une vie.

Dans le premier chapitre, «Des mots sur soi», l'historienne s'attache d'abord à planter le décor dont cette archive est, entre autres, la parole. Le monde rural des alentours parisiens est rapidement décrit, avec ses sociabilités villageoises et surtout ses tensions toujours renégociées entre les autorités de village (seigneur, personnel judiciaire, curé) et les habitants, voire entre les différentes autorités elles-mêmes. A proximité de Paris, ces villages connaissent une mobilité constante. Ils constituent des lieux de passage pour tous ceux qui sont attirés par la grande ville ou qui la fuient : déshérités, journaliers, soldats en congé ou déserteurs, vagabonds, ruraux en quête d'embauche, etc. Que la mort vienne en chemin, à la suite d'une dispute, d'un accident, d'une noyade, d'une maladie ou plus simplement à cause de la misère, et quantité d'écrits sont recueillis dans les vêtements des malheureux par les autorités judiciaires. On trouve des certifications de toute sorte, produites par diverses administrations, religieuses, municipales, militaires. Ce sont des attestations de bonne foi, de bonnes mœurs dont les travailleurs se munissent pour dépasser les soupçons de vagabondage qui pèsent sur les inconnus en chemin. Il y a aussi les lettres, intimes souvent, qui témoignent par bribes d'une vie. Pour Farge, ce sont avant tout des marques d'appartenances, institutionnelles pour beaucoup, mais aussi familiales, économiques voire amoureuses.

Le deuxième chapitre, «Le corps écrit», tente de restituer les modalités de lecture du corps du défunt, à travers les écrits sur soi. De quel substrat les corps retrouvés sont-ils les signes ? Fidèle à son projet de retrouver dans ce monde de migrations des formes de vie qui se sont constituées à partir de stratégies d'appropriation, ou de ce qui leur a été permis de s'approprier, Farge s'intéresse d'abord au nom qui singularise l'individu. Une lecture attentive des papiers lui permet de relever que c'est rarement la

notes de lecture

personne concernée qui énonce son propre nom, mais bien plutôt l'autorité, les institutions qui à des fins de contrôle et de classement obligent à l'écriture du nom sur un papier, celui-ci étant plus ou moins formalisé par l'imprimé ou par le sceau institutionnel. Pourtant imposés, «ces signes de personnalisation permettent à celui qui les détient une certaine autonomie, voire liberté, en tout cas une permission d'être et de circuler» (81). Les écrits sur soi sont aussi des signes du travail ou plus précisément des attestations de travail. Ainsi, nombreux sont ceux qui sont retrouvés portant des lettres de maîtres ou d'anciens maîtres, ou des certificats d'apprentissage. Celui qui porte ces signes ne les a pas écrits, mais en fait usage : c'est là un indice tangible d'apprivoisement et d'appropriation de la langue écrite. Avec la lettre intime, ce sont les traces des sentiments qui se mettent en scène. Et ici aussi, il y a quelque chose de l'appropriation d'une culture écrite : la lettre, et le besoin ou le désir d'écrire qu'elle cristallise, rend compte d'une «forme légitimée de culture à laquelle on croit ou on commence à croire» (90). Mais le papier ne témoigne pas que d'une appropriation populaire des codes institutionnels : sur le «corps du pauvre ou du peu stable» ces billets fonctionnent souvent comme marques d'obéissance (attestations militaires, certificats de baptême, etc.) plutôt que de désobéissance (faux papiers, fausses lettres).

En conclusion, Farge indique moins une voie précise qu'elle désire poursuivre à partir de ces papiers retrouvés en historienne qu'un vœu d'écriture qu'elle qualifie de juste. Pour ces corps sans voix, elle voudrait «inventer une langue qui les saisisse à nouveau et les porte comme locuteurs de notre présent» (112), soit une écriture qui suscite l'étonnement, la réflexion et bouscule nos propres codes linguistiques.

Si, depuis la fin des années 70, Farge contribue régulièrement à partir de l'archive judiciaire à l'histoire de la vie quotidienne du XVIII^e siècle français, le plus souvent autour de «vies fragiles», ouvrières ou marginales, il est légitime de se demander quels sont les apports spécifiques de ce nouvel ouvrage. Formellement d'abord, pour les amateurs d'éditions scientifiques pures, le livre est peu amène, mais ne déroge pas aux ouvrages précédents qui ne contiennent non plus ni index, ni bibliographie. On notera toutefois les références en bas de page souvent précieuses qui renvoient, bien que de manière sélective, à la littérature de recherche abordant de près ou

de loin les différentes questions au centre du livre. De la sorte Farge remédie aux excès de sobriété bibliographique du *Cours ordinaire des choses dans la cité du XVIII^e siècle* (1994, Paris, Seuil) ou des *Fatigues de la guerre* (1996, Paris, Le promeneur-Gallimard). Le titre du livre relève au final de l'anecdote : le bracelet de parchemin fonctionne plus comme amorce de lecture puisqu'il n'apparaît substantiellement que dans l'introduction. Certes, Farge présente ce type de papier comme un symbole du monde social dans lequel il s'inscrit, mais nulle donnée sur sa fréquence dans les registres de levées de cadavres, nulle tentative de retrouver les institutions et les pratiques administratives qui lui sont liées.

Dans ce nouvel ouvrage, le projet méthodologique qu'Arlette Farge met en œuvre devient en revanche plus explicite que dans des études antérieures, et plus accessible. Ainsi, elle se défend de vouloir mettre en scène une «description trop pittoresque d'une vie populaire aux couleurs extravagantes» (55). Dans ce sens, elle se distancie d'une approche par trop dichotomique entre un monde de dominants qui imposerait ses normes de culture, et d'écriture, et un monde dominé passif. Au contraire, entre élite et monde populaire, «quelque chose s'organise à travers cette dépendance qui est l'histoire d'une construction de soi à travers des contraintes et des espoirs» (56). Reprenant à son compte la mise en garde de Grignon et Passeron (*Le savant et le populaire*, 1989, Paris, EHESS), elle dénonce, «la cécité de l'historien face à des types d'appropriations culturelles, de ruses, de captations de sens qui lui sont étrangères» (56). Sur le versant opposé, elle engage aussi le chercheur à ne pas surinterpréter ces signes retrouvés du monde ordinaire d'autrefois.

S'appuyant sur le projet de Veyne d'une histoire des «faibles intensités», elle promeut un regard de la quotidienneté qui ne soit «ni sublime, ni intense, ni héroïque». Comme l'a exprimé Veyne, il s'agit d'une poétique de l'«un peu»¹. A partir des papiers inventoriés par les levées de cadavres, il s'agit de «mettre en exergue les faibles intensités de vies banales et ordinaires». Farge ici ne cache pas un paradoxe qu'elle ne réussit à résoudre : prendre pour objet des papiers qui sont du «un peu» ne revient-il pas à singulariser ceux-ci hors de l'ordinaire ?

Ailleurs, le souci de méthode semble peu pertinent, notamment lorsqu'elle s'interroge sur les conditions

¹ Paul Veyne, «L'interprétation et l'interprète. A propos des choses de la religion», *Enquête*, 3, 1996, pp. 241-272.

notes de lecture

d'écriture et de lecture dans les milieux populaires. L'historienne est ici limitée par la nature même de la population dont elle tente de rendre compte. Migrants de passage, ni citadins ni complètement ruraux, ils échappent aux données disponibles sur les pratiques de lecture ou d'écriture au XVIII^e siècle. Aussi, Farge recourt-elle à un artifice somme toute peu utile pour la démonstration de son propos bien qu'il reste informatif. En effet, elle restitue les résultats récents de l'étude de Jean Vassort, *Les papiers d'un laboureur au siècle des Lumières*. Pierre Bordier, *une culture paysanne* (1999, Seyssel, Champ Vallon).

Hormis les réflexions méthodologiques, le nouvel ouvrage a, aussi, et peut-être surtout le mérite d'ouvrir quelques pistes de recherches et de questionnement pour les historiens modernistes. Le rapport à la mort au cœur du XVIII^e siècle est par exemple ça et là suggéré, telle la présentation de ce billet, retrouvé sur un cadavre, qui indique de manière prévoyante («encas quil marive quelquaccident») l'identité et la confession de son porteur. Quels sont les égards réservés aux cadavres ?; de quelle manière les familles des défunts sont avisées par les autorités ? Pour Farge, il y a là matière à réflexion sur une contradiction qui taraude cette société préindustrielle qui laisse des individus dans une précarité souvent funeste mais qui s'organise devant leur mort.

Une autre problématique qui traverse de part en part l'ouvrage concerne le rapport à l'espace, au territoire. Bien souvent en effet, l'auteure relève combien les papiers retrouvés sur les cadavres sont de véritables «laissez-passer de soi» (38). Car avec les écrits sur soi, au double sens de la notion, c'est toute la mobilité de ce petit peuple nomade qui est mise en scène, avec les espoirs de chacun dans la migration, les contrôles et les limites à la circulation. D'abord, parce que la mobilité territoriale implique plus impérativement au XVIII^e siècle qu'auparavant l'usage de certificats, délivrés par diverses administrations, religieuses, locales, militaires. Nombre de ces écrits fonctionnent comme «viatiques du «bon passage»» (44) autorisant le porteur au libre voyage, à l'intérieur du royaume, comme à l'extérieur. A travers les papiers recueillis dans les registres de levées de cadavres, l'historien dispose d'une source irremplaçable pour l'étude des techniques de contrôle, d'une part, et d'autre part pour aborder les modes d'approvisionnement de ces mêmes techniques par ceux-là même qui sont l'objet de la surveillance.

C'est là une grande piste de recherche qui fonctionne comme miroir des études foisonnantes sur les pratiques policières d'Ancien régime. En ce sens, *Le bracelet de parchemin* est un contre-point stimulant par exemple à *Police et migrants. France 1667-1939*² qui évoque à partir d'études de cas richement documentées les techniques policières du contrôle des migrations. La mobilité et ses limites sont révélées dans l'ouvrage de Farge par les migrants stoppés nets dans leur quête d'un ailleurs souvent voulu meilleur.

Un dernier exemple de piste d'interrogation est soulevé par l'historienne elle-même dans sa conclusion, lorsqu'elle propose de prolonger l'étude des écrits sur soi et souhaite une langue nouvelle qui n'écrase pas une fois encore ces corps muets. Une invitation qui reste sans doute à éprouver pour les amateurs de littérature potentielle. Car si Farge aspire à une langue nouvelle pour dire, en historienne, ce quotidien des fonds de poche, voilà qui fait furieusement écho à cette injonction que Georges Perec énonçait pour capter l'étonnement du quotidien : «Faites l'inventaire de vos poches, de votre sac. Interrogez-vous sur la provenance, l'usage et le devenir de chacun des objets que vous en retirez³». Pour Perec déjà, il s'agissait de capter au plus juste notre vérité par ce qu'il nommait *l'infra-ordinaire*.

² *Police et migrants. France 1667-1939* (2001), textes réunis et présentés par Claude Blanc-Chaléard, Caroline Douki, Nicole Dyonet et Vincent Milliot, Rennes, PUR.

³ *Georges Perec [1973] in (1989), L'infra-ordinaire*, Paris, Seuil.